

## Visibilité du projet révolutionnaire et nouvelles technologies

Comment expliquer les faiblesses et échecs des mouvements révolutionnaires du XXe siècle ? Que faut-il en déduire pour l'avenir ? C'est à propos de ces questions que, dans le débat avec Jacques Wajnsztein (JW) <sup>1</sup>, j'avais écrit :

*"Je crois qu'une des choses qui a manqué le plus en 1917-23 comme en 1968-74 c'est la visibilité du projet révolutionnaire et que, "demain", en particulier grâce aux développements de la "mondialisation", y compris les catastrophes et les menaces qu'elle entraîne, et les bouleversements technologiques actuels (le développement exponentiel des "techniques de l'information et de la communication"), le projet d'une société post-capitaliste, sans frontières ni échange marchand, pourra être beaucoup plus envisageable, perceptible."*

J'avais insisté sur l'importance de cette "visibilité" aussi à propos du lien possible entre luttes revendicatives prolétariennes et luttes révolutionnaires :

*"Il est par trop partiel de vouloir comprendre les possibilités de lien entre lutte revendicative et lutte révolutionnaire sans tenir compte de la visibilité du projet révolutionnaire. Il est difficile de s'opposer radicalement à la logique capitaliste si l'on reste convaincu qu'elle est la seule possible."* <sup>2</sup>

JW avait répondu, avec des points d'exclamation, au premier texte en ces termes :

*"Ce que tu appelles "la visibilité du projet révolutionnaire" ce n'est que la conscience de la révolution du capital et de ce qu'elle permet. Les horreurs de la guerre de 14 et l'exploitation féroce et la pauvreté de l'Allemagne ne débouchent pas forcément sur une claire vision du monde, mais sont quand même des conditions favorables recensées par la théorie du prolétariat. Quant à la fin des années 60, on peut dire qu'elles étaient vraiment ouvertes vers d'autres rapports sociaux et que c'est plutôt la dimension politique qui a manqué. Alors qu'aujourd'hui comment peux-tu parler de la visibilité d'un projet alors que pensée unique et idée que nous vivons dans la moins mauvaise des sociétés dominant ? (...) Il n'y a donc pas besoin de discuter de ce qu'il y aura à faire, ça s'impose tout seul. (...) On croirait entendre le discours du capital sur la nécessité et l'inéluctabilité de tout ce qu'il produit. (...) Les individus peuvent rester chez eux, "l'automatisation et la communication planétaire" s'occupent de tout ! Mais si c'est cela, il n'y aura jamais révolution, mais parachèvement du capital ou catastrophe et barbarisation des rapports sociaux."*

Avec différentes variantes, le point de vue de JW est malheureusement fréquent parmi les "vieux" révolutionnaires. A partir d'une dénonciation justifiée de ce que le capitalisme fait et peut faire des nouvelles technologies, ils aboutissent à une véritable technophobie, très dans le vent en cette période aux tendances désespérées, et, de façon puérile, attribuent aux machines les responsabilités qui reviennent au système social qui les gouverne. <sup>3</sup>

---

1. Voir en particulier :

"Quelques remarques par rapport à une discussion informelle", Jacques Wajnsztein, 6.03. 2004.

"Éléments de réponse au texte de J.W. sur une discussion informelle", Raoul Victor, 5.04. 2004.

"Toujours sur une discussion informelle : Réponse à Raoul", Jacques Wajnsztein, 7.07. 2004,

2. "Luttes revendicatives et luttes révolutionnaires (Réponse à Maxime)", Raoul Victor, 10.11.2004,

3. Dans son dernier livre, *L'évanescence de la valeur*, (Jacques Guigou et Jacques Wajnsztein, ed. L'Harmattan), JW reproduit une citation de Marx sur le mouvement luddiste, une des premières manifestations du mouvement ouvrier en Angleterre au début du XIXe siècle et qui s'opposait à l'industrialisation de l'industrie textile : *"Il fallait à la fois du temps et de l'expérience avant que les travailleurs n'apprennent à distinguer entre le machinisme et son emploi par le capital, donc à transférer leurs attaques des instruments matériels de production à la forme de société qui utilise ces instruments."* (Marx, *Le Capital*, livre I, p.963, Ed. La pléiade.) JW considère qu'il s'agit d'"un des passages parmi les plus critiquables de Marx". (p. 135)

Je m'efforcerai de répondre à certains de ces arguments et de montrer que le capitalisme n'a pas le contrôle absolu de tout ce que les nouvelles technologies sont en train de rendre possible ; que de nouvelles pratiques sociales, fruit des qualités particulières des biens numériques <sup>4</sup> et du développement d'Internet, se font sur une base ouvertement non-marchande ; que ces pratiques ne pourront aller qu'en se développant et qu'elles constitueront avec le temps (peut être dix ou vingt ans ?) un puissant élément de déploiement de la visibilité du projet révolutionnaire.

Mais, pour éviter les faux débats, commençons par préciser ce que j'entends par "**visibilité du projet révolutionnaire**".

J'emploie le terme de "projet" dans son sens le plus classique, tel qu'on peut en trouver une définition dans le dictionnaire : "*image d'une situation, d'un état que l'on pense atteindre*" (Petit Robert). Posséder un projet révolutionnaire c'est avoir à l'esprit, se représenter avec plus ou moins de précision ce que sera la nouvelle société, le monde post-capitaliste.

Henri Simon faisait une remarque à ce propos, lors d'une discussion sur les liens entre luttes revendicatives et luttes révolutionnaires : "*Un projet dans le sens où l'entend Raoul, est forcément soit très vague, en négatif plutôt qu'en positif, et, s'il est précis, il devient tout de suite obsolète suite à l'évolution des techniques et des méthodes de production qui en découlent.*" Dans le même sens, Marx disait déjà au XIXe siècle qu'il ne voulait pas faire "*des recettes pour les marmites de l'avenir*" et Rosa Luxembourg, au début du XXe insistait sur l'idée que pour définir la nouvelle société nous ne disposons essentiellement que de grands poteaux indicateurs, surtout négatifs.

Il est vrai qu'il est difficile, sinon pratiquement impossible de prévoir exactement ce que pourra être une société post-capitaliste dans la mesure où, d'une part, elle sera l'œuvre d'êtres humains qui par définition se seront changés et éloignés du cadre aliénant du capitalisme et où, d'autre part, les techniques et méthodes de production seront radicalement bouleversées. Cependant, il est absurde de penser que depuis un siècle et demi d'expérience historique et d'évolution technologique nous n'ayons rien à ajouter aux grands et "vagues" principes généraux formulés au départ. Même si ce n'est qu'en négatif, l'expérience russe et le recul pris à son égard ne nous ont-ils rien appris ? N'avons-nous rien à ajouter aux idées sur le communisme formulées à l'époque de la traction hippomobile et de la télécommunication pas sémaphore visuel ? Je crois que, même en restant au niveau très général des grands principes et des "grands poteaux indicateurs" il y a déjà de quoi donner un peu plus de chair au projet révolutionnaire qu'il y a un siècle.

Ceci dit, ce n'est pas la mise sur papier de nouvelles formules spécifiant comment devrait ou pourrait être une société post-capitaliste qui est le plus déterminant dans le développement des potentialités révolutionnaires. Même réduit aux formulations les plus générales, ce qui importe, et ce qui a le plus manqué par le passé, c'est "la visibilité" de ce projet, la possibilité de voir dans la réalité les conditions de sa réalisation.

En ce sens, je peux partager le souci exprimé par Christian lorsqu'il me répondait à ce propos : "*Des révolutionnaires se réunissent et élaborent avec leurs cerveaux d'aujourd'hui un projet communiste, une communauté humaine. En admettant qu'on ait une idée ou pas là-dessus, cela renvoie au projet léniniste: il y a ceux qui savent et ceux qui ne savent pas. Les révolutionnaires arrivent avec les tables de la loi.*" <sup>5</sup>

---

4. Il s'agit des biens prenant la forme d'un "texte", composé de "digits", des chiffres "1" et "0" et utilisables électroniquement. Cela peut aller du logiciel qui conduit une chaîne de production automatique d'automobiles jusqu'à une simple image d'ordinateur. Ils peuvent donc constituer aussi bien des biens de production que des biens de consommation. Ils ont surtout les particularités de pouvoir être reproduits pratiquement à l'infini avec un coût insignifiant et d'être transmissibles, par câble ou par ondes, à la vitesse de l'électricité. Une fois créés, ils sont par conséquent potentiellement "non-pénuriables", non soumis à la pénurie.

Un bien "numérisable" ou "digitalisable" n'est pas obligatoirement lui-même un bien numérique. Par exemple, un tableau de peinture peut être "numérisé", mais contrairement à un logiciel, il ne l'est pas à l'origine.

5. Procès verbal de la rencontre du Réseau de Discussion International du 4 décembre 2004.

Je crois qu'effectivement, jusqu'à présent, l'idée d'une société communiste, sans échange marchand, sans classes, sans frontières ni État est trop souvent restée *"une abstraction dogmatique"*, pour reprendre l'expression de Karl Nesik. Une abstraction à laquelle la réalité ne semblait pas vouloir donner chair, si ce n'est sous la forme grotesque d'un impitoyable capitalisme d'État. Rarement l'évolution sociale ne rendit le projet communiste visible. Or c'est là une question cruciale. La révolution anti-capitaliste ne peut être l'œuvre que de l'immense majorité de la société et elle doit être une œuvre consciente. Une telle conscience ne peut être le produit des prédications, même les mieux élaborées, d'une minorité de révolutionnaires aussi "éclairés" soient-ils. C'est la pratique historique, l'évolution des conditions matérielles et sociales qui seule peut convaincre des milliards d'individus, y compris les "révolutionnaires" dont elle fonde et crédibilise le discours. Comme le dit le Manifeste Communiste : *"Les conceptions théoriques des communistes ne reposent nullement sur des idées, des principes inventés ou découverts par tel ou tel réformateur du monde. Elles ne sont que l'expression générale des conditions réelles d'une lutte de classes existante, d'un mouvement historique qui s'opère sous nos yeux."*

Comprise dans ce sens, la visibilité du projet révolutionnaire au cours du XXe siècle est restée fondamentalement limitée. Ce n'est pas ce que pense JW, qui écrit :

*"Les horreurs de la guerre de 14 et l'exploitation féroce et la pauvreté de l'Allemagne ne débouchent pas forcément sur une claire vision du monde, mais sont quand même des conditions favorables recensées par la théorie du prolétariat. Quant à la fin des années 60, on peut dire qu'elles étaient vraiment ouvertes vers d'autres rapports sociaux et que c'est plutôt la dimension politique qui a manqué."*

La révolte contre les horreurs de la guerre et ses suites a certainement constitué le principal stimulant de la vague révolutionnaire qui marqua la fin du premier conflit mondial. Mais de ce fait même, la visibilité du projet révolutionnaire s'en trouvait grandement limitée. Le plus souvent, le premier projet désiré dans les combats contre la guerre, et c'était compréhensible, c'était la paix. Et la paix, en soi, pouvait aussi bien être une paix capitaliste. La bourgeoisie allemande avait tiré les leçons de la révolution russe. Dès qu'éclatèrent les mouvements révolutionnaires contre la guerre, elle signa immédiatement l'Armistice. Et, dès que la paix revint, le mouvement révolutionnaire perdit l'essentiel de son énergie. Les tentatives révolutionnaires qui se poursuivirent en Allemagne jusqu'en 1923 furent toujours très minoritaires. En outre, les événements révolutionnaires ne s'étant produits que dans les pays vaincus pendant la guerre, la question d'une future société tendait à être posée inévitablement en termes nationaux et non mondiaux. Quant au "phare" de la révolution d'Octobre, avec ses famines du "communisme de guerre", avec ses nouvelles "horreurs de la guerre", civile cette fois, avec l'impitoyable dictature d'une bureaucratie totalitaire, il servit tout autant de repoussoir contre l'idée même de révolution que de modèle de "capitalisme d'État".

Le projet révolutionnaire n'était pas beaucoup plus clair dans les mouvements sociaux de la fin des années 60. La lutte contre la guerre du Viêt-Nam y joua un rôle important, redorant le blason des régimes staliniens "anti-impérialistes". Dans la jeune génération qui joua un rôle si prédominant dans les mouvements de ces années, dans les universités mais aussi dans les usines, les modèles Russe, Chinois, Cubain, Yougoslave "autogestionnaire", etc. continuaient de peser et de fausser les problèmes. Même si une partie du mouvement s'affirma contre ces modèles comme jamais depuis des décennies, elle ne put aller beaucoup plus loin qu'une simple opposition en négatif. Le capitalisme vivait encore ses "30 glorieuses", dans les manifestations "contre le chômage" on revendiquait pour "le maintien du plein emploi", car celui-ci existait. La question de savoir à quoi pourrait bien ressembler une société post-capitaliste ne fut une préoccupation pressante que pour une bien petite minorité.

JW embellit la réalité des expériences passées et exprime une bien piètre opinion de la conscience des générations actuelles : *"Alors qu'aujourd'hui comment peux-tu parler de la visibilité d'un projet alors que pensée unique et l'idée que nous vivons dans la moins mauvaise des sociétés dominant ? Même les opposants à la mondialisation sont passés de la forme "anti" à la forme "alter". Il est frappant de voir à quel point on raisonne dans les termes du capital."*

Tout d'abord, je ne dis pas qu'actuellement, au jour d'aujourd'hui, il y ait déjà une claire visibilité généralisée du projet révolutionnaire. Je ne suis pas débarqué d'une autre planète. Je me situe en perspective et parle d'un processus qui peut prendre des années, voire des décennies, mais qui est en

cours dès à présent. Par ailleurs, et avant d'y revenir, je crois qu'il n'est pas vrai que la pensée dominante soit que *"nous vivons dans la moins mauvaise des sociétés"*. Dans le pessimisme ambiant c'est plutôt l'idée que cette société conduit à un désastre social et écologique planétaire qui domine. Ce qui se généralise c'est l'idée que "les enfants vivront moins bien que leurs parents". La conscience des générations présentes est à certains égards plus claire que celles des années 1917-23 ou 1960-70, en particulier sur des questions qui sont fondamentales du point de vue d'une perspective révolutionnaire, à savoir la vision planétaire de la société et du système qui la régit, d'une part, la perte d'illusions sur le capitalisme, d'autre part. Les "trente glorieuses" sont finies depuis longtemps et ont laissé la place au chômage massif et chronique, à la précarité et à l'inquiétude sur l'avenir. C'est encore le manque de visibilité du projet révolutionnaire qui constitue la principale difficulté, mais c'est aussi ce qui est appelé à changer, comme nous le verrons.

Je voudrais cependant, auparavant, répondre à l'argument, un peu spépieux, de JW suivant lequel je prétendrais que la révolution sera l'oeuvre automatique du développement technologique induit par le capital. Cela permettra de rappeler **le lien entre développement des forces productives et avènement d'une nouvelle société.**

JW écrit : *"Il n'y a aucune remise en cause du capital. On attend simplement sa crise ou sa dégénérescence, mais on est toujours dans le sens de l'histoire. On croirait entendre le discours du capital sur la nécessité et l'inéluctabilité de tout ce qu'il produit... Les individus peuvent rester chez eux, l'automatisation et la communication planétaire s'occupent de tout ! ."*

JW déforme ce que je dis ou fait semblant de ne pas le comprendre pour esquiver des questions. Je n'ai jamais prétendu que, dans une perspective révolutionnaire, l'évolution technologique sous le capitalisme rendait inutile l'action des "individus" ou des classes. C'est, au contraire, à partir de la problématique de savoir qu'est-ce qui explique les faiblesses des luttes prolétariennes révolutionnaires du passé et qu'est-ce qui peut permettre de les dépasser demain que j'aborde l'évolution présente et future des forces productives. Si je parle de "visibilité" c'est de celle des individus et des classes... de qui d'autre pourrait-il s'agir ? Des machines ?

Qu'est-ce que JW veut dire ? Que les "individus" révolutionnaires doivent aborder la question de la possibilité de la révolution indépendamment de l'évolution technologique des forces productives ? Construire le communisme avec des ordinateurs et des moyens de communication planétaires ne serait ni plus facile ni plus difficile que le faire avec les moyens matériels du début du XIXe siècle ou, pourquoi pas, avec ceux de l'antiquité au temps de la révolte de Spartacus ?

*"Les hommes font leur propre histoire - disait Marx - mais ils ne la font pas arbitrairement, dans les conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé."*<sup>6</sup> Les armées de Spartacus avaient beau vaincre les légions romaines et voir leurs troupes grossir au fur et à mesure de leurs déplacements, elles ne pouvaient avoir un projet réaliste de société sans classes ni exploitation. Pas plus que toutes les autres révoltes d'esclaves de cette époque, celle de Spartacus, qui fut la plus importante et la plus dangereuse pour l'Empire, ne put mettre en place un nouvel ordre social. Les jacqueries paysannes du moyen âge contre la noblesse féodale se heurtèrent aux mêmes limites. Il faut attendre le capitalisme et l'explosion des forces productives qu'il entraîne pour que le projet d'une société sans exploitation commence à prendre une forme cohérente, non religieuse, avec des fondements ancrés dans la réalité.

La propriété, le droit qu'elle contient de permettre à quelques-uns de disposer d'un autre être humain, de sa vie, de son travail, ne peut disparaître sans détruire ce qui la rend "utile" à la vie de la société. La propriété privée et son corollaire, l'échange marchand, sont le plus efficace moyen de gestion de la pénurie matérielle. Le projet d'une société non-marchande ne peut reposer que sur la possibilité d'un dépassement de cet état de pénurie. On ne peut rendre un produit gratuit sans le rendre largement abondant par rapport aux besoins. Et cela nécessite un degré de développement des forces productives

---

6. *Le 18-Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte.*

qui seul commence à être atteint avec le capitalisme. Le socialisme utopique, l'anarchisme, le marxisme, les théories socialistes du XIXe siècle furent aussi un produit de la révolution industrielle. La question de savoir quel degré de développement du capitalisme est nécessaire peut éventuellement être discutée, mais la nécessité de ce développement est une évidence pour quiconque considère que le projet révolutionnaire n'est pas une simple incantation religieuse.

"L'automation et la communication planétaire" sont des réalités développées sous le capitalisme moderne et dont une seule chose est certaine : leur déploiement et leur influence sur la vie sociale ne peuvent aller qu'en s'accroissant sous le capitalisme, toujours contraint d'intensifier la productivité du travail et l'universalisme de ses marchés. Cela fait partie des *"conditions directement données"*, non *"choisies"* par les hommes pour faire leur histoire dans l'avenir. La question de JW sur ce qui se passerait si ces réalités *"s'occupent de tout"*, comme si *"les individus et les classes"* pouvaient soudain disparaître, n'a pas grand intérêt et n'est qu'une esquivé. La vraie question, simple et cruciale est : pour les individus et les classes désireuses de dépasser l'horreur capitaliste, l'évolution des nouvelles technologies facilitera-t-elle ou entravera-t-elle la possibilité de la révolution, et plus particulièrement la visibilité du projet révolutionnaire ?

### **En quoi le développement des nouvelles technologies permettra de mieux percevoir ce que peut être la nouvelle société ?**

On peut distinguer deux types de dimension pour envisager les effets du développement des nouvelles technologies sur la visibilité du projet révolutionnaire, même si dans la réalité les deux s'interpénètrent : une première concerne l'accroissement de la productivité du travail, la deuxième concerne les nouveaux types de pratiques sociales rendues possibles.

Sur **la productivité du travail**, je n'insisterai que pour rappeler que la condition de la gratuité des produits et donc de l'élimination de l'échange marchand repose sur la possibilité de l'abondance et que, au-delà de la question des limitations naturelles et de la forme d'organisation sociale, celle-ci dépend de l'accroissement de la productivité du travail, de l'activité productive, si on n'aime pas le terme travail.

Le prix Nobel Robert Solow déclarait en 1987: "Vous pouvez voir l'ère informatique partout, sauf dans les statistiques de la productivité." A l'époque, en effet, la productivité, telle qu'elle est mesurée par le rapport production (en monnaie) divisée par l'emploi (en nombre de personnes ou d'heures travaillées), ne marquait pas une croissance particulièrement plus rapide que par le passé. Depuis la deuxième moitié des années 1990, les choses ont changé et les effets de l'introduction "des ordinateurs partout" commencent à se voir de façon spectaculaire, y compris par les problèmes que cela pose au niveau de l'emploi dans les économies occidentales. L'importance de cette croissance est encore plus impressionnante lorsque au lieu de la mesurer en monnaie (le prix de la production réalisée) on l'évalue "physiquement", en valeur d'usage produite par un même travail.

Les nouvelles technologies apportent un bouleversement qualitatif au niveau de la croissance de la productivité et donc de la possibilité d'un monde sans pénurie où chacun pourra recevoir selon ses besoins et donner selon ses possibilités, suivant la vieille mais toujours valable formule. La visibilité du projet d'une société débarrassée des lois capitalistes qui empêchent qu'il en soit ainsi ne pourra que s'en trouver renforcée. Il est plus aisé de rêver d'un monde de gratuité lorsque se réduit de façon accélérée l'effort nécessaire pour satisfaire aux besoins humains, et que cela devient visible.

Mais c'est surtout sur les **nouvelles pratiques sociales** rendues possibles par les technologies modernes que je voudrais insister. Pour en comprendre pleinement la signification et la portée aujourd'hui, je crois qu'il y a deux conditions indispensables : la première se situe au niveau qualitatif et consiste à savoir reconnaître le caractère authentiquement non-marchand, donc non-capitaliste de ces pratiques ; la deuxième, au niveau quantitatif consiste à en envisager la réalité et l'importance des répercussions sur la vie sociale en se plaçant dans une perspective temporelle de plusieurs années, voire décennies.

Jacques W et avec lui nombre de révolutionnaires "technophobes" ne voient dans l'évolution des technologies que ce qu'en fait et peut en faire le capital, et concluent que cela ne peut conduire qu'à la "barbarisation des rapports sociaux". Ils peuvent ainsi montrer comment le développement d'Internet et de toutes les applications de l'électronique conduisent à une expansion et intensification du commerce et de la commercialisation de la vie sociale, du contrôle et de l'espionnage de la vie des individus, du perfectionnement des moyens de destruction et d'autodestruction, etc. Mais ils ne voient que cela, ignorant, souvent avec un mépris ironique, tout l'univers qui se développe à côté de cela, et qui se bâtit sur des bases non-marchandes, donc non capitalistes. Ils ne voient "dans la misère que la misère", comme Marx le reprochait à Proudhon. Ils voient l'extension des rapports marchands et capitalistes à tous les aspects de la vie sociale mais ne s'aperçoivent pas que simultanément il se développe aussi un secteur qui échappe à cette logique. Le commerce capitaliste par Internet représente un secteur en pleine expansion et le réseau mondial est devenu un instrument indispensable pour toute entreprise concurrentielle. Mais, simultanément Internet constitue dès à présent la plus grande expérience de "mise en commun", de partage non-marchand de biens dans l'histoire de l'humanité.

La combinaison des possibilités de la communication en réseau et de celles des biens numériques a engendré et engendre un développement sans précédent de "mises en commun". On peut distinguer dans celles-ci trois types de dimensions :

- les mises en commun de biens numériques ;
- les mises en commun d'efforts individuels pour l'élaboration d'un projet, d'une œuvre commune, publique ;
- les mises en commun de moyens matériels (ordinateurs).

**La mise en commun de biens numériques** (logiciels, morceaux de musique, images, plans, films, livres, bandes dessinées, jeux électroniques, bref, tout ce qui peut être numérisé) constitue la forme la plus évidente de ce nouveau type de pratiques. Cela peut aller de l'individu qui met sur le "web" ses plus belles photos de vacances et du passionné d'histoire qui "publie" le résultat de ses dernières recherches, jusqu'au "cracker" qui y met à disposition des logiciels "propriétaires", c'est à dire dont l'usage est normalement soumis au paiement de droits de copyright, mais accompagnés d'une "clé" informatique permettant d'en faire sauter la protection commerciale et de s'en servir gratuitement, en passant par des groupes d'ingénieurs qui publient des plans de construction. Pour permettre de savoir ce qui est disponible et d'y accéder, tout comme pour mettre à la disposition des autres, sans pour autant avoir recours à des formes centralisées, s'est développé ce qu'on appelle le "P2P", ("peer-to-peer", en français on pourrait dire : de pair à pair, d'égal à égal). Ce système a recours à des logiciels qui permettent de "télécharger" directement sur un ordinateur des biens numériques "prélevés" sur un autre ordinateur.

Il ne s'agit pas d'un échange, au sens strict du terme, car il n'y a aucune réciprocité systématique. Chacun peut prendre sur le tas ce qu'il désire, indépendamment du fait qu'il y ait mis quelque chose ou pas. C'est une logique totalement étrangère aux rapports marchands.

Cette pratique est en train de devenir une pratique de masses, en particulier parmi les jeunes. On estime par exemple qu'en 2004, "près de 4,6 millions de personnes échangent de la musique via des sites non autorisés en France à chaque instant".<sup>7</sup> Elle pose des problèmes de plus en plus importants aux industries cinématographiques et musicales, mais aussi informatiques, créatrices de logiciels propriétaires. Les politiques des différents gouvernements contre ce qu'ils appellent de la "piraterie" se développent. Ils craignent, à juste titre, qu'une répression trop systématique ne fasse que stimuler le développement d'un monde parallèle où, par exemple, les musiciens et autres créateurs mettent gratuitement à disposition sur le net leurs œuvres.

Il est intéressant de noter que certains économistes "modernes" avaient annoncé l'échec du P2P à ses débuts car son fonctionnement ne respecte pas les règles élémentaires de la "rationalité économique", fondée sur l'égoïsme individuel. Ils annonçaient doctement que tout le monde serait prêt à prendre, mais que personne ne serait prêt à donner, à faire l'effort de mettre quelque chose à la disposition des autres. Certains ont reconnu par la suite leur erreur et la nécessité de... "repenser" la théorie. Au moins, eux, ils reconnaissent qu'il y a quelque chose de nouveau...

---

7. Voir : [http://www.disqueenfrance.com/snep/dossiers/synth\\_thematiques2004\\_2\\_2.asp](http://www.disqueenfrance.com/snep/dossiers/synth_thematiques2004_2_2.asp)

L'ancien mais efficace argument contre toute idée de société véritablement communiste : "l'égoïsme humain", est ébranlé, non plus sur le seul terrain éthique mais dans la pratique. On y reviendra.

**La mise en commun d'efforts individuels** pour l'élaboration d'une œuvre collective est une dimension relativement moins connue que les partages de musique et de films, mais elle est peut être plus significative et plus annonciatrice de ce que peut être la vie d'une société post-capitaliste. J'ai déjà écrit à plusieurs reprises sur les "logiciels libres".<sup>8</sup> Je me suis efforcé de montrer comment ces logiciels, qui peuvent prendre la forme de biens de consommation ou de production reposent pour leur création comme pour leur distribution sur des principes non-marchands. Même si maintenant certaines compagnies commerciales comme IBM ou Sun, fabricants d'ordinateurs, participent à cette production, pour des raisons de qualité et aussi de guerre contre le monopole de Microsoft, l'essentiel des logiciels libres est le fruit de la coopération à travers Internet de milliers de programmeurs bénévoles et passionnés. Si l'on considère GNU/Linux, un système opérateur, c'est à dire permettant le fonctionnement de base d'un ordinateur, le logiciel libre le plus connu et le plus répandu, on estime qu'il est l'œuvre de plus de 3 000 programmeurs et d'une masse de plus de 10 000 contributeurs inconnus et de testeurs, répartis dans 90 pays.

Un autre exemple significatif de mise en commun de volontés et d'efforts est l'encyclopédie Wikipedia. Elle est élaborée en permanence par des bénévoles sur Internet et mise à disposition de tous gratuitement. Ici non plus, il n'y a aucun rapport marchand ni dans son élaboration ni dans sa distribution. Le contrôle du contenu est assuré par les participants eux-mêmes avec un minimum de centralisation ou sans aucune centralisation. Techniquement elle fonctionne entièrement avec des logiciels libres. Commencée en 2001, elle existe maintenant déjà en 80 langues. La version anglaise qui est naturellement la plus développée contenait au début de 2005 plus de 450 000 articles ; la deuxième en importance, la version allemande contient 195 000 articles, la japonaise 97 000, la française 78 000... la version chinoise, au 13 rang, 19 000. A la fin 2004, on estimait que plus de 13 millions de pages de Wikipedia étaient consultées par jour.<sup>9</sup>

Comment une telle œuvre collective, qui ne dispose ni de police ni de gouvernement, continue-t-elle de vivre et n'est pas détruite par des actes de "vandalisme informatique", qui évidemment existent ? C'est le collectif lui-même, l'action de chaque participant, qui assure sa protection et le respect de certaines règles implicites. Il y a vraiment beaucoup plus de partisans de son existence que de destructeurs. Et cela a suffi, jusqu'à présent.

Le modèle "Wiki" se répand à de multiples autres domaines d'activité. Il constitue une nouvelle forme de coopération et de production collective... et elle est non marchande.

**La mise en commun de moyens matériels** est la troisième dimension des nouvelles pratiques rendues possibles par les nouvelles technologies. Il s'agit, pour le moment, de mises en commun bénévoles de la puissance d'ordinateurs personnels. Cela concerne surtout des travaux de recherche scientifique nécessitant un nombre astronomique de calculs et exigeant normalement l'emploi d'ordinateurs aussi gigantesques que coûteux. L'idée fut de remplacer ces derniers par des milliers d'ordinateurs personnels reliés par Internet. Ceux-ci reçoivent des paquets de données d'un centre par Internet et les renvoient traités à ce centre par la même voie. Les possesseurs d'ordinateurs personnels peuvent laisser faire ces calculs automatiquement à leurs ordinateurs pendant qu'ils ne s'en servent pas ou parallèlement pendant qu'ils s'en servent sans en utiliser toute la puissance. Un des premiers cas où cela fut pratiqué ce fut pour l'analyse de la masse gigantesque de signaux radios dans l'espace à la recherche d'éventuelles manifestations de civilisations extraterrestres. En 1993 le Congrès américain

---

8. Voir en particulier :

"Des germes de rapports non marchands au sein du capitalisme le plus moderne", 8.06.2002

[http://raoulv.pagesperso-orange.fr/020608\\_Des\\_germes\\_de\\_rapports\\_non\\_marchands.pdf](http://raoulv.pagesperso-orange.fr/020608_Des_germes_de_rapports_non_marchands.pdf)

"Logiciels libres et rapports marchands", (en deux parties), 29.02.2002 et 23.10.2002,

[http://raoulv.pagesperso-orange.fr/020929\\_Logiciels\\_Libres\\_et%20rapports\\_marchands\\_1.pdf](http://raoulv.pagesperso-orange.fr/020929_Logiciels_Libres_et%20rapports_marchands_1.pdf)

[http://raoulv.pagesperso-orange.fr/021023\\_Logiciels\\_Libres\\_et\\_rapports\\_marchands\\_2.pdf](http://raoulv.pagesperso-orange.fr/021023_Logiciels_Libres_et_rapports_marchands_2.pdf)

9. Wikipedia entretien des statistiques actualisées en permanence pour toutes les langues où elle existe :

[http://en.wikipedia.org/wiki/Wikipedia:Multilingual\\_statistics](http://en.wikipedia.org/wiki/Wikipedia:Multilingual_statistics)

décide de couper les crédits alloués à la NASA pour ce projet. Les scientifiques ont fait appel à des volontaires sur Internet. Ils sont aujourd'hui plusieurs millions à y participer.<sup>10</sup>

Depuis cette forme de coopération bénévole s'est développée dans de nombreux domaines scientifiques. Elle est employée notamment pour la recherche sur le repli des protéines par l'université de Stanford. Cette recherche, qui exige aussi de gigantesques calculs, peut être cruciale pour le traitement de maladies comme celle d'Alzheimer ou le cancer, dans lesquelles on pense qu'interviennent de mauvais replis des protéines.<sup>11</sup>

Ces pratiques vivent et se développent intimement plongées dans l'univers marchand. Du fait de leur efficacité nouvelle, elles sont la proie de la voracité des entreprises commerciales qui y voient un moyen de s'approprier du travail gratuit, une arme dans les guerres qui les opposent et même un instrument pour façonner leur image. Certaines de ces pratiques subissent aussi dans certains cas la répression de l'État et de nouvelles structures juridiques sont mises en place pour tenter d'en garder le contrôle. Mais, quel que soit le degré d'interpénétration avec le monde capitaliste, quel que soit l'effort de contrôle qu'elles subissent, elles constituent une réalité qualitativement nouvelle et différente des rapports marchands.

Ces nouvelles pratiques sociales en sont encore, pour la plupart, à leur début mais les formes qu'elles ont prises jusqu'à présent ne sont que les premières d'un univers qui ne cesse de grandir en modifiant d'anciennes activités et en engendrant de nouvelles. Les possibilités ouvertes sont infinies et au fur et à mesure de l'élargissement du monde Internet la créativité des nouvelles collectivités possibles ne pourra qu'aller en se développant.

On estime à près d'un milliard le nombre d'utilisateurs d'Internet au début de 2005 et l'on en prévoit 1,2 milliards pour 2006.<sup>12</sup> C'est beaucoup, si on prend en considération ce qu'était cette population il y a seulement cinq ans ; c'est peu si on envisage la part de l'humanité qui n'a pas encore accès au réseau des réseaux. En outre, les pratiques non marchandes ne sont qu'une partie de la réalité d'Internet, qui est devenu par ailleurs un indispensable moyen de commerce et d'organisation des entreprises et des gouvernements.

Il n'en demeure pas moins qu'en elles-mêmes, ces pratiques sont une démonstration concrète que l'échange marchand et la recherche de profit pécuniaire ne sont pas la seule motivation permettant aux hommes d'agir et de vivre socialement, contrairement à ce que répète *ad nauseam* l'idéologie dominante. Et ce n'est pas peu lorsqu'il s'agit d'envisager la possibilité du projet révolutionnaire.

L'influence de ces pratiques dans le corps social et dans les classes exploitées en particulier ne pourra devenir significative qu'avec leur développement et extension, et cela prendra du temps. Combien ? Ce serait hasardeux d'avancer une réponse. Si la croissance du nombre d'utilisateurs d'Internet continuait de croître à des rythmes comme ceux qu'elle connaît actuellement, en 6 ans ce nombre pourrait égaler près de la moitié de l'humanité. Il dépasserait 6 milliards en 10 ans... Cela n'est qu'une projection mécanique et ignore des questions comme savoir qui socialement aura accès à Internet ou encore quelle part dans celui-ci prendra la forme de pratiques non-marchandes, de mise en commun gratuite... Ce dont on peut par contre être certain, c'est que leur développement est inéluctable. Et cela pour deux raisons essentielles :

1. L'inévitable course à la productivité, nerf de la guerre commerciale capitaliste, conduit au recours de plus en plus intense et étendu des nouvelles technologies numériques. Ce qui veut dire que le nombre de biens qui peuvent être numérisés (donc gratuitement reproductibles) et la part de "numérique" dans chaque bien ne peuvent aller qu'en s'accroissant ;
2. Les rapports fondés sur la gratuité, la libre coopération et l'ignorance des frontières, constituent les formes les plus efficaces pour gérer les nouvelles technologies de la communication et de l'informatique.

---

10. Search extraterrestrial intelligence: Université de Californie Berkeley: <http://setiathome.ssl.berkeley.edu>

11. [http://www.tenspider.net/PC/Grid/T4\\_Grid\\_DC\\_Protein.html](http://www.tenspider.net/PC/Grid/T4_Grid_DC_Protein.html)

12. [http://www.clickz.com/stats/sectors/geographics/article.php/5911\\_151151](http://www.clickz.com/stats/sectors/geographics/article.php/5911_151151)



Voilà des éléments des "conditions directement données" dans lesquelles on peut prévoir que les hommes feront "leur propre histoire", pour reprendre les mots de Marx. Mais, l'évolution et la mise à profit de ces conditions objectives dépendent de la conscience des hommes. **Quelle conscience** ont dès à présent les hommes qui réalisent ces pratiques non marchandes rendues possibles par l'évolution des technologies ? Ces pratiques peuvent-elles contribuer à la généralisation d'une conscience révolutionnaire anticapitaliste ?

JW aborde la question, indirectement, lorsque, pour insister sur le caractère totalement négatif de toute dynamique technologique (qu'il identifie intégralement à la dynamique du capital), il écrit :

*"La nécessité de rendre visible d'autres possibles existe bien dans différentes alternatives pratiques et c'est pour cela que nous énonçons "alternative et révolution" et non pas alternative ou révolution, mais ce n'est pas la dynamique du capital qui produit ça. C'est la résistance à cette dynamique. Cf. sans mythifier cette forme d'action : les actions anti-OGM."*

Indépendamment de savoir si JW, suivant cette logique, proposerait de faire des actions "anti-Internet", il semble ignorer que les pratiques non-marchandes liées aux nouvelles technologies ont souvent eu à leur origine une opposition (plus ou moins vague) sinon au capitalisme du moins à des aspects fondamentaux de celui-ci, en particulier au droit de propriété privée sur les biens numérisés, le copyright. Internet lui-même est en grande partie le produit de cet état d'esprit. Certes, il s'agit essentiellement de biens numérisés, mais l'on sait la place de plus en plus centrale dans le processus de production que ces biens sont appelés à prendre et, sur un autre plan, l'importance de la question de la propriété dans la perspective marxiste : *"En ce sens, les communistes peuvent résumer leur théorie dans cette formule unique : abolition de la propriété privée."* (Marx et Engels, *Le Manifeste Communiste*).

Cette contestation peut aller de la forme élémentaire de l'action de l'adolescent qui télécharge "illégalement" un morceau de musique, "parce que c'est moins cher", sans se poser d'autre question, jusqu'à des élaborations théoriques aussi radicales que "The dotCommunist Manifesto" de Eben Moglen qui annonce *"la chute de la propriété"* et *"l'avènement d'un nouvel ordre social"*.<sup>13</sup>

La contradiction entre le développement des forces productives et les rapports sociaux devient encore plus criante lorsqu'elle confronte la réalité de biens gratuitement reproductibles avec les lois de la propriété capitaliste. Contrairement à ce qu'affirme JW dans son dernier livre, à savoir que *"la contradiction entre forces productives et rapports de production n'est plus opérante"*,<sup>14</sup> cette contradiction est plus réelle que jamais et produit un puissant travail de minage des fondements de l'idéologie marchande capitaliste.

Il faudrait plusieurs pages pour rendre compte des débats et tendances qui traversent le milieu des "hackers", passionnés d'informatique et des possibilités ouvertes par les nouvelles technologies. Un des principaux clivages se dessine autour de la question de l'attitude vis-à-vis du monde marchand avec, d'un côté, les tendances qui cherchent à mieux intégrer les nouvelles pratiques dans le monde commercial capitaliste et, de l'autre, celles qui cherchent à préserver leur autonomie et s'affirmer comme alternative aux pratiques du système dominant.

En partie, la capacité de ces pratiques à fertiliser les potentialités révolutionnaires dont la société est porteuse dépendra des rapports de force entre ces deux tendances.

Il y a d'une part les luttes des salariés qui semblent enfermées dans une impasse d'impuissance par le manque d'alternative face à la logique capitaliste : la non visibilité d'un projet révolutionnaire conduit aux divisions et découragements de la lutte pour une... "meilleure exploitation". D'autre part, le

---

13. La version originale de ce texte de 2003 se trouve en anglais à :

<http://moglen.law.columbia.edu/publications/dcm.html>;

la traduction française à : [http://www.gibello.com/publi/transl/dcm/dcm\\_fr.html](http://www.gibello.com/publi/transl/dcm/dcm_fr.html).

14. *L'évanescence de la valeur*, Jacques Guigou et Jacques Wajnsztein, ed. L'Harmattan, p.134.

mouvement communautaire des hackers se heurte aux frontières du monde non numérisable, dont les biens ne sont pas gratuitement reproductibles. Le dépassement des limites auxquelles les deux dynamiques se heurtent passe par leur interpénétration, en partie facilitée par le fait que le plus grand nombre de hackers et de protagonistes des nouvelles pratiques sont des prolétaires, des salariés exploités par le capital.

En tout état de cause, il me semble peu sérieux d'envisager l'avenir de la perspective révolutionnaire en ignorant la réalité de ces nouvelles pratiques, ou pire en les rejetant d'un revers de main comme de simples contributions à la *"barbarisation des rapports sociaux"*.

Je suis toujours étonné de voir l'indifférence, sinon le mépris avec lequel certains "marxistes" regardent ces réalités. Elles sont pourtant de lumineuses vérifications de deux idées essentielles du marxisme, à savoir que le développement des forces productives tend à modeler les rapports sociaux et que le développement de la productivité du travail conduit à l'établissement de rapports non-marchands.

Enfin, un mot à propos de l'argument émis par Christian : *"Si on attend les effets de la révolution technologique, j'ai bien peur qu'entre temps le monde soit devenu une poubelle"*. C'est vrai que l'évolution écologique de la société capitaliste est effrayante, comme vient encore de le confirmer le très officiel rapport rendu par 1 360 experts aux Nations Unies en mars 2005 : *"Évaluation des écosystèmes pour le millénaire"*<sup>15</sup>. Celui-ci situe à 40 ans un point de non-retour. Mais, si l'on veut avoir la moindre chance de pouvoir accélérer un processus révolutionnaire, il faut commencer par abandonner toute technophobie et cerner les réalités profondes du *"mouvement historique qui s'opère sous nos yeux."*

Raoul Victor,  
11 mai 2005

---

15. Millenium Ecosystems Assessment : <http://www.maweb.org>.